

Hommage à la Catalogne

France

Réalisation : Frédéric Goldbronn

Production et distribution : Les Films d'Ici, 2025

69 min

« Quelque chose de singulier et de précieux » écrira George Orwell pour tenter de qualifier ce qu'il a rencontré à Barcelone lorsqu'il y arrive en décembre 1936. Dits par la voix de Bruno Podalydès, ce sont les mots de l'écrivain anglais dans *Hommage à la Catalogne*, le livre de 1938 qui raconte ses six mois dans l'Espagne en guerre, comme milicien du POUM, le mouvement communiste antistalinien dont Orwell était déjà proche et dont il rejoindra ensuite la branche britannique, l'Independent Labour Party.

Dans le film qui porte le même titre que le livre, des fragments de celui-ci racontent les principaux épisodes de cette phase de la guerre d'Espagne à laquelle Orwell a été mêlé, tels qu'il les a vécus, mais aussi le quotidien, les idées auxquelles il songe, des réflexions politiques et morales. À l'image, un montage très riche d'archives d'époque – films et photos – participent de la proposition singulière de Frédéric Goldbronn, avec le double mérite de rendre lisible et surtout sensible un moment historique marquant, et de proposer une forme cinématographique plus singulière qu'il n'y paraît, dans sa manière d'agencer paroles et images.

Sans effets de manche stylistiques, le film construit en effet une subtile mise en perspectives, perspectives multiples qui répondent au plus juste au texte et à l'état d'esprit d'Orwell. Celui-ci, dans son livre, se situe en effet constamment sur différents niveaux. Écrit à la première personne du singulier, il tisse ensemble considérations intimes et notations sur l'état de son propre corps, réflexions sur les comportements concrets des individus qu'il rencontre, tentative revendiquée d'une relation sensorielle des situations auxquelles il a affaire – à Barcelone dans l'enthousiasme du soulèvement libertaire du deuxième semestre 1936, sur les différentes affectations de son détachement sur le front d'Aragon au premier trimestre 37, lors de l'écrasement des anarchistes par les troupes de la République sous influence soviétique en mai, lors de son bref retour au front jusqu'à sa grave blessure au cou, puis sur le chemin de l'Angleterre qu'il retrouve, aveugle et sourde à ce qui se joue en Espagne.

Mais l'écriture d'Orwell rendant compte de ce semestre dont il dit qu'il l'a changé pour le reste de ses jours, sait à la fois détailler les changements de comportement quotidien dans le sens d'une plus grande égalité durant les quelques mois où la Catalogne vit selon les idéaux libertaires, et analyser le double horizon sur lequel s'inscrit la guerre contre les Franquistes, contre la montée des fascismes qui mènent l'Europe et le monde à la guerre, et comme hypothèse de rapports humains non définis par l'argent et le capitalisme. Et elle sait évoquer toutes ces dimensions sans se départir d'un regard critique, y compris envers ceux dont il est proche et aux côtés de qui il s'engage, et d'une constante ironie dont il est lui-même la première cible.

C'est le génie propre de *Hommage à la Catalogne*, le livre, d'être une si fidèle relation des lumières, immenses, et des ombres, nombreuses, qui ont marqué le combat auquel il a participé, sans transiger jamais quant à l'exigence absolue du combat contre le fascisme, contre toutes les formes d'oppression et contre le totalitarisme, mais sans verser dans le lyrisme romantique et volontiers myope sur les travers et les impasses de son propre camp. Les fragments prélevés par Goldbronn dans le texte traduisent ces multiples registres, tout en rendant justice à la multiplicité des enjeux réfléchis, parfois comme en passant, par Orwell, qu'il s'agisse de la situation des femmes (et du comportement des hommes, tout révolutionnaires libertaires soient-ils, envers les femmes), de la singularité de la question paysanne, du rapport à la religion où il analyse finement le passage de la foi chrétienne à la « foi » anarchiste face une hiérarchie catholique depuis si longtemps entièrement du côté des oppresseurs.

A cette richesse des approches et des registres fait écho l'assemblage des images. Sauf de rares exceptions, par exemple une photo de miliciens du POUM faisant l'exercice dans la cour de la caserne Lénine à Barcelone parmi lesquels on reconnaît le visage et la longue silhouette d'Orwell, ces riches archives visuelles n'illustrent pas littéralement le texte. On perçoit bien qu'elles n'ont pas nécessairement été enregistrées sur le lieu évoqué, ou au même moment. C'est comme s'il circulait de l'air entre les phrases de l'écrivain et les très nombreuses scènes récupérées grâce à l'usage important des caméras et des appareils photos par les Républicains espagnols, notamment de la CNT-FAI, et grâce au travail de conservation de l'association REDHIC (Recherche & Documentation d'Histoire contemporaine) consacrée notamment à la mémoire visuelle du mouvement révolutionnaire espagnol.

Ces espaces devinés entre textes et images (rien ne vient énoncer la littéralité de l'association entre l'image d'une gare et la description du départ pour le front, entre les images d'une église en ruine et la description par Orwell de celle où il dut se cacher pour échapper aux sbires du gouvernement républicain après l'écrasement du mouvement libertaire catalan, l'interdiction du POUM et l'exécution de ses dirigeants) font écho aux multiples niveaux d'énonciations, de descriptions, de réflexions du texte. L'assemblage des séquences, dont nombre de documents rarement ou jamais vus, insiste sur deux des dimensions qui importaient tant à Orwell. D'une part les visages, la présence humaine singulière de ces dizaines de milliers d'hommes et de femmes impliqué(e)s corps et âme dans un combat inédit, et peut-être sans exemple dans l'histoire. Et d'autre part la relation sensorielle aux réalités du soulèvement révolutionnaire, passées les journées insurrectionnelles (auxquelles Orwell n'a pas assisté). Plus encore que les tournants de la grande histoire, les documents montrent le quotidien où il s'agit de manger, de produire, de rire et de discuter, évoquent le froid et la boue sur le front, soulignent les questions du paraître, qui sont parfois questions de vie ou de mort associées aux apparences, aux vêtements, au vocabulaire utilisé.

Le parcours de cinéaste de Frédéric Goldbronn s'est en grande partie construit autour de questionnements sur les effets des images pour percevoir les événements historiques et leurs effets dans le présent. En écho à son film de 2001 *Diego*, entretien avec un des derniers témoins de l'expérience libertaire catalane, Diego Camacho (aussi connu, comme écrivain et notamment biographe de Durutti, sous le nom d'Abel Paz), en faisant commenter à celui-ci des photos d'époque, son *Hommage à la Catalogne* apparaît comme un aboutissement de cette recherche, qui porte sur les hommes et sur les faits, mais aussi sur le temps.

Riche en informations et en rappels de ce moment exceptionnel que fut la révolution libertaire catalane, le film est animé par une complexité du rapport au temps qui était déjà présente chez Orwell, mais multipliée par les choix visuels et le montage. Il y a dans le livre, écrit quelques mois après le retour d'Espagne, une étrange et féconde circulation entre les points de vue temporels, du vécu sur le vif, de l'anticipation, de la conscience rétrospective d'illusion, une forme de mélancolie pour ce qui aurait pu être, a failli, n'a été qu'une apparence transitoire, ou s'est retourné sous l'effet de dynamiques historiques et du cynisme de la *realpolitik*. Elle mène jusqu'à la prémonition, formulée par Orwell en 1938, du Blitz écrasant sous les bombes allemandes Londres qui n'a pas voulu s'intéresser au sort du gouvernement légal de l'Espagne en 1936.

Cette circulation entre les temporalités se retrouve, étendue et actualisée, chez Goldbronn. Elle est redéployée par les choix du cinéaste dans le texte d'Orwell, qui est bien plus touffu, pour souligner à la fois le sentiment d'un irréductible « ça a été » dont il importe de ne pas laisser effacer la mémoire, la lucidité sur combien a été transitoire l'état de grâce libertaire, même imparfait, dont l'écrivain a éprouvé les manifestations, et l'affirmation du rôle de modèle pour un avenir à construire que ce moment incarne. Dans le film, cette mise en écho des temporalités est intensifiée en finesse par la remarquable composition musicale et le design sonore associant fragments de chants révolutionnaires, bouffées de free jazz et sons réalistes. L'histoire d'un homme, l'histoire d'un combat, l'histoire d'une idée, et leurs légendes, non au sens

d'affabulation mais d'extension à d'autres dimensions, s'y déploient en rendant vivante cette phrase magnifique de George Orwell de retour d'Espagne, à la fin du livre. Tout en s'auto-dénigrant comme il aime à le faire, il constate que toute l'affaire espagnole tourne au désastre, un désastre qui ne s'arrête pas aux frontières du pays. Il affirme pourtant ne rien regretter de son engagement et l'absolue nécessité de ne pas se soumettre, mais proclame combien l'expérience lui aura transmis « une foi accrue dans la dignité des êtres humains ».

Jean-Michel Frodon